

LES DEUX SOURCES DU PROCESSUS D'INDIVIDUALISATION

Marcel Gauchet

Gallimard | *Le Débat*

2002/2 - n° 119
pages 133 à 137

ISSN 0246-2346

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-le-debat-2002-2-page-133.htm>

Pour citer cet article :

Gauchet Marcel, « Les deux sources du processus d'individualisation »,
Le Débat, 2002/2 n° 119, p. 133-137. DOI : 10.3917/deba.119.0133

Distribution électronique Cairn.info pour Gallimard.

© Gallimard. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Marcel Gauchet

Les deux sources du processus d'individualisation

L'heure n'est plus où une sommité de la discipline pouvait péremptoirement déclarer : « La sociologie démontre l'inexistence de l'individualisme. » J'ai entendu ce fier propos, de mes oreilles, quelque part autour de 1985. Ces belles certitudes se sont faites plus discrètes. Pour tout dire, l'ampleur du processus d'individualisation dont nous sommes témoins a fini par les rendre dérisoires. Ses proportions sont telles qu'il n'est plus possible de le réduire à un épiphénomène monté en épingle par des « journalistes » ou compris de travers par des publicistes étrangers à la rigueur scientifique. La science sociale se doit de le prendre en compte et de s'en expliquer. À cet égard, le livre de Jean-Claude Kaufmann représente une date importante. Il marque le tournant de l'appropriation du thème par la sociologie qui lui était *a priori* la moins favorable. Et il montre que cette saisie tardive et contrainte peut se révéler féconde.

Les réticences profondes qu'on sent d'un bout à l'autre de son livre à l'égard du concept

d'individu sont, pour finir, ce qui fait le prix de son entreprise. Car, comme par ailleurs, celle-ci est conduite avec une parfaite bonne foi vis-à-vis des données du problème et un grand souci de rigueur, elle tire de cette réserve même une lumière inhabituelle et puissante. L'individu (au sens sociologique du terme) ne devrait pas exister. Or il est là. Comment cela peut-il se faire ? Loin des « évidences » de l'individu, qu'il récuse, avec de forts arguments, sans toutefois les réduire à une pure et simple illusion, Kaufmann fait ressortir *l'énigme* de l'individu, selon son propre terme. Il met en relief le paradoxe qui préside à son existence. Il est à ce point le produit de la socialisation qu'il n'a guère de réalité indépendante, et, cependant, force est de constater qu'il est advenu, qu'il occupe une place grandissante, qu'il tient un rôle toujours plus actif dans le changement social. Par quelle alchimie cette transmutation a-t-elle pu s'opérer ?



Son entrée à contrecœur dans la question permet ainsi à Jean-Claude Kaufmann de passer entre les deux écueils sur lesquels viennent échouer la plupart des approches de l'individualisme : prendre à la lettre le point de vue de l'individu, comme s'il allait de soi ; lui refuser toute consistance, au nom du fonctionnement social, et l'assimiler à une construction idéologique destinée à travestir les nécessités de celui-ci. La société précède et enveloppe les individus, c'est entendu, elle les forme, elle leur inculque une culture, elle les contraint tantôt de manière expresse et tantôt de manière clandestine. Les individus n'en existent pas moins en tant qu'individus, en tout cas dans notre monde – entendons en tant qu'*individus sociaux*, au-delà de l'individualité biopsychique que personne ne songe à leur nier, dotés de compétences et de capacités qui obligent à les regarder comme des termes significatifs du processus social. Dans l'autre sens, il est certain que traiter de l'individu en le prenant pour un acquis, comme s'il ne devait son existence qu'à lui-même, ainsi qu'il se voit volontiers au sein de notre monde, c'est s'interdire de comprendre, d'entrée de jeu, ce qu'il convient de mettre au juste sous le concept d'individualisme. C'est ignorer l'histoire et le caractère récent de cette foi des êtres dans leur statut social d'individus ; c'est se fermer à l'intelligence de la prodigieuse révolution dans le mode de composition de nos sociétés que constitue son avènement.

On suivra sans peine, à cet égard, le démontage en règle de cette vue naïve auquel se livre Jean-Claude Kaufmann. Toute sa critique de « l'idéologie égocéphalocentrique », dans la ligne de la critique de l'*homo clausus* développée par Norbert Elias, est non seulement recevable mais salubre. On ne saurait trop insister, en effet, sur la « fausse entité » que représente l'individu, sur

le caractère d'« hypostase illusoire » qu'il revêt le plus souvent par rapport à ce que lui prête le discours social. Le tableau de l'« homme d'habitudes », soit la dimension de l'expérience au travers de laquelle la tromperie ressort le mieux, emporte la conviction. On retrouve dans les analyses du « corps socialisé » et de « l'espace familial » la finesse d'observation et d'interprétation qui a fait le succès des précédents livres de Jean-Claude Kaufmann en matière de microsociologie contemporaine, de la vie de couple à la vie en solo, en passant par les codes subtils de la plage. Il faut être passé par cette dissolution dans l'acide de ce que n'est pas l'individu pour prendre l'exacte mesure de ce qu'il est devenu. Il faut en être arrivé à concevoir, selon l'excellente expression de Kaufmann, une « individualisation sans individu » pour avoir les véritables dimensions du problème qui nous est posé.

Car enfin, il se lève et marche ! Si l'individu n'a aucune propension naturelle et spontanée à exister par lui-même – en tant qu'individu social, encore une fois –, alors il faut qu'il soit un produit de la société. De cette société dont la prégnance s'est imposée à ses membres, sur la plus longue durée de l'histoire humaine, en les empêchant de se poser comme des individus, et qui, par un remarquable renversement de ses conditions de fonctionnement, en est arrivée à détacher ses membres, à les ériger en rouages de sa marche d'ensemble. Ce n'est pas seulement qu'une « idéologie individualiste », forgée de longue main, en rupture avec « l'idéologie holiste » des sociétés anciennes, en est venue à s'emparer des esprits et à modeler les pratiques collectives et les institutions, à partir de là. C'est que le mécanisme social lui-même s'est transformé par le dedans, d'une manière qui le fait passer désormais, pour une part substantielle et croissante, par des « individus individualisés », si l'on ose dire.

Là encore, Jean-Claude Kaufmann me semble poser le problème dans sa véritable ampleur, en évitant les confusions sans nombre qui naissent de l'assimilation de l'individualisme à une idéologie. Louis Dumont, s'il nous a ouvert les yeux sur la signification historique du phénomène, nous a rendu, de ce point de vue, un très mauvais service. L'intronisation de l'individu est d'abord un fait social ; elle relève d'un changement fondamental dans les rouages et les canaux de l'action collective.

Jean-Claude Kaufmann explique cette transformation à partir des mêmes dynamiques de l'habitude qui lui avaient servi, dans un premier temps, à dénoncer la fiction de l'individu autarcique et souverain. Je ne le suivrai pas dans les considérations évolutionnistes où il croit pouvoir ancrer son propos. Elles me semblent fallacieuses, mais c'est sans importance ici, puisque aussi bien elles ne sont pas nécessaires à sa démonstration principale. Renouant avec Simmel et les incidences du processus de différenciation sociale des activités, Kaufmann montre de façon tout à fait convaincante, cette fois, comment l'individu devient un pivot indispensable à la faveur de cette complexification. Chaque acteur évolue, par force, dans plusieurs « cercles » de la vie sociale. Si, à l'intérieur de chacun de ces cercles, les habitudes par lesquelles le social s'incorpore peuvent continuer de prévaloir, il se pose forcément des problèmes de compatibilité à leurs intersections. L'individu est mobilisé par l'impossibilité où il se trouve d'agir selon des schèmes de pensée et d'action qui entrent en dissonance ou en collision. Il est requis de se montrer actif, réflexif et inventif. Le problème acquiert d'autant plus d'acuité et de portée que la différenciation des systèmes sociaux, pour emprunter un autre langage, éloigne les normes et les schèmes en vigueur au

sein de chacun d'eux les uns des autres. Elle rend impensable leur emboîtement hiérarchique selon un patron unique répercutant les valeurs communes dans chaque secteur d'activité. La part de l'*habitus* diminue, si l'on entend par là précisément les schèmes objectivés en relation directe avec la culture globale, la part des habitudes relatives à chaque domaine distinct d'activité s'élargit, et la question de leur ajustement et de leur harmonisation gagne en intensité, au niveau de chaque individu. L'individu émerge et s'impose comme un opérateur de cohérence. Il est amené à fonctionner comme un pivot d'intégration pour son propre compte, mais aussi pour sa société. À son niveau singulier, il est en charge de construire la société comme une totalité, par la manière dont il associe et tisse ensemble les différents ordres dans lesquels il est pris. C'est ce qui en fait, à sa minuscule échelle, un authentique et puissant auteur du changement social.



La théorisation proposée par Jean-Claude Kaufmann me semble foncièrement juste. Elle renoue avec l'inspiration et les intuitions des sociologues de l'époque de la fondation, et elle les prolonge avec bonheur. À côté de Simmel, on pourrait évoquer tout aussi bien la relation qu'établit Durkheim entre la division du travail social et la religion de l'individu abstrait. La question qui reste est de savoir si cette genèse de l'individu à l'intérieur du fonctionnement social suffit à rendre compte de la place qu'il a prise et du rôle qu'il joue au sein de notre monde. Je ne le crois pas. Autant je suis convaincu de la nécessité d'inscrire, de la sorte, le phénomène individualiste dans les profondeurs du mécanisme collectif, autant je tiens qu'elle ne nous livre qu'une

moitié de l'énigme. Il est indispensable d'élargir la perspective et de reconnaître au *droit* sa fonction effectuant et son épaisseur de fait social. Il faut revenir à l'individualisme comme « idéologie », si l'on veut, mais à deux conditions. Il faut y revenir, d'abord, en donnant à cette idéologie sa véritable portée de mode de représentation de la communauté humaine. Il faut y revenir, ensuite, en observant qu'elle possède un puissant outil de traduction au sein du tissu social avec la logique du droit des individus.

Il y va, dans l'émergence de l'individualisme, d'un immense phénomène cognitif, d'une révolution dans la manière dont la société s'apparaît à elle-même, sous l'effet de la sortie de la religion. Il y va de la façon dont elle peut se représenter sa composition et dont elle peut justifier son organisation – il y va de sa *légitimité*, en un mot, en donnant à ce terme toute sa force de dimension primordiale de la vie des sociétés. Or, à cet égard, l'alternative est simple : ou bien la légitimité est d'origine transcendante, et la société est liée, elle inclut ses membres dans un ordre qui les précède et les dépasse, il n'y a pas d'individu ; ou bien la légitimité est immanente dans sa source, et elle ne peut sortir que des atomes individuels, elle ne peut procéder que d'un rassemblement à partir d'une dispersion primordiale. Il n'y a, au départ, que des individus. Il ne s'agit, encore une fois, que d'un fait de représentation, que d'une organisation du pensable. Sauf que ce fait a vocation à devenir un fait social. Toute l'histoire moderne, depuis le moment où ce schème de composition est apparu en théorie, autour de 1650, peut être décrite comme l'histoire de sa concrétisation. Il est sorti des livres en devenant la base inspiratrice des constitutions politiques sous l'aspect de déclarations de droits de l'homme. Il est devenu l'âme des codes, qu'il s'agisse de la définition des

contrats civils ou de l'administration des peines. Il a trouvé à se matérialiser dans le suffrage universel.

On ne peut pas décrire l'individualisation de nos sociétés en faisant abstraction de cette révolution dans la légitimité et de sa lente infiltration dans les rapports sociaux. Elle n'a pas que la consistance impalpable d'idées et de valeurs encloses dans la tête des acteurs. Elle a son répondant et son prolongement directs dans l'opérateur efficace qu'est le droit, dont il faut cesser de mésestimer la capacité intrinsèque de modeler, d'informer et de transformer les liens de société.

Cela n'invalide en rien l'analyse de la dynamique sociale de l'individualisation proposée par Jean-Claude Kaufmann ; cela appelle seulement à la compléter. Il lui manque une moitié des données du problème pour être pleinement compréhensive. Il faut chercher, en effet, à l'intérieur du mécanisme collectif ce qui produit de l'individu, ce qui lui confère un rôle éminent et toujours plus large dans le processus social. Mais il faut aussi prendre au sérieux la manière dont la société se pense elle-même dans ce qui justifie son ordre et les voies par lesquelles cette représentation contraignante pénètre son ordre. Et il faut chercher naturellement comment les deux séries de phénomènes s'articulent et se combinent.



La philosophie, en d'autres termes, doit sortir de son abstraction, comme si les idées qu'elle manie n'avaient aucun retentissement dans le réel. Et la sociologie doit sortir de sa foi naïve dans les faits sociaux, comme si les représentations que s'en font les acteurs ne pesaient en rien dans leur effectuation (ou n'en constituaient que des rouages adaptés). Ce n'est que moyennant

ce désenclavement des discours et cette conjugaison des regards que nous parviendrons à y voir complètement clair dans les tenants et les aboutissants du processus d'individualisation, soit ce qui constitue désormais la clé du destin de nos sociétés.

Jean-Claude Kaufmann ne m'en voudra pas de terminer sur un clin d'œil historique : encore un effort, camarades sociologues... Mais ils ne sont pas les seuls auxquels il faut le demander.

Marcel Gauchet.